L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

Naissances (dé-) programmées

Esther LASO Y LEÓN
LIJEL (UAM) Université d'Alcalá, Espagne

Résumé

Depuis les années 1970, le concept de « contrôle des naissances » renvoie dans les sociétés occidentales à l'ensemble des mesures – abstinence, contraception, avortement ou stérilisation, visant à éviter les grossesses involontaires. Pourtant, dans le passé, le contrôle des naissances a pris une dimension idéologique beaucoup plus inquiétante. À travers le programme *Lebensborn*, le troisième Reich prétendait en effet privilégier la race aryenne. Et aujourd'hui encore, ce concept pose problème alors que certains réclament une limitation urgente des naissances pour régler les effets supposés pervers de la surpopulation sur l'environnement. Dans notre article, nous essaierons de voir comment la littérature de jeunesse contemporaine aborde la question tant du point de vue narratif qu'idéologique. Pour cela nous analyserons le roman de Sarah Cohen-Scali, *Max*, qui révèle au lecteur les objectifs et le fonctionnement du programme *Lebensborn* et le roman de Gemma Malley, *La Déclaration*, qui évoque un futur plus si lointain où, la science ayant réussi à repousser la mort, les naissances deviennent indésirables.

Mots clés : contrôle des naissances, programme *Lebensborn*, eugénisme, surpopulation.

Abstract : (Un) scheduled births

Since the 1970s, the concept of "birth control" in Western societies has referred to the set of measures - abstinence, contraception, abortion or sterilization - aimed at preventing unintended pregnancies. However, in the past, birth control took on a much more worrying ideological dimension. Through the *Lebensborn* programme, the Third Reich claimed to favour the Aryan race. And even today, this concept is still problematic as some people call for urgent birth control to deal with the supposedly pernicious effects of overpopulation on

the environment. In this article, we will try to see how contemporary children's literature approaches the issue both narratively and ideologically. To this end, we will analyse Sarah Cohen-Scali's novel *Max*, which reveals to the reader the objectives and functioning of the *Lebensborn* programme, and Gemma Malley's novel *The Declaration*, which evokes a more distant future where, as science has succeeded in postponing death, births become unwanted.

Key words : birth control, *Lebensborn* programme, eugenics, overpopulation.

La question du contrôle des naissances semble hanter l'humanité depuis ses débuts que ce soit pour encourager la procréation dans la tradition judéo-chrétienne, par exemple, ou pour mettre en place des méthodes visant à limiter les naissances ou à sélectionner les enfants à leur naissance. L'Antiquité pratiquait ainsi contraception et infanticide. Plus tard, la révolution industrielle et l'exode rural qui l'a accompagnée ont provoqué un bouleversement social qui a conduit Thomas Robert Malthus (1766-1834) à s'interroger sur l'impact d'une natalité effrénée sur l'économie et la disponibilité des ressources agricoles sur le moyen et long terme. Au début du XX^{e} siècle, les théories eugénistes se sont multipliées faisant du contrôle des naissances un moyen de développer une société parfaite. Alerté, en 1931 Aldous Huxley imagine ce que serait ce *Meilleur des mondes* auquel la surpopulation nous conduirait inexorablement[1]. Dès 1935, Heinrich Himmler chef des SS met en pratique les théories eugénistes en lançant, d'abord, le programme *Lebensborn*[2] pour créer les conditions nécessaires à l'avènement par procréation contrôlée de la race aryenne ; puis en mettant en place, au début des années 1940, l'extermination massive des individus jugés « indésirables »[3]. Au lendemain de la Seconde Guerre, le monde découvre avec horreur ces plans macabres et condamne les théories eugénistes. Les progrès de la science les feront ressurgir quelques décennies plus tard avec les recherches sur l'ADN et les techniques de sélection embryonnaires. Entre temps, après-guerre, en France par exemple, la création du planning familial, la légalisation de la contraception et l'adoption de la loi Veil régulant l'IVG ont permis aux femmes, à partir des années 1970, d'avoir le contrôle de leurs grossesses et d'accéder ainsi plus facilement au monde du travail et à une forme d'autonomie financière. De nos jours, ce sont les écologistes qui s'inquiètent des effets de la surpopulation sur notre

[1] Aldous HUXLEY, *Retour au Meilleur des Mondes*, Paris, Pocket, 2006, p. 28.
[2] « Fontaines de vie » en français.
[3] « [...]" Les fontaines de vie " sont indissociables de la machine de mort nazie » dit Boris Thiolay dans *Lebensborn : la fabrique des enfants parfaits : ces Français nés dans les maternités SS*, Paris : J'ai lu, 2014, p. 22.

planète comme le montrent les études plus ou moins argumentées qui ont été publiées sur la question ces dernières années. Ils prônent le renoncement à toutes les politiques en faveur de la natalité et l'instauration de mesures pour encourager la réduction du nombre de naissances, le tout sur la foi de chiffres parfois contradictoires mais toujours étayés d'un discours très alarmiste. Dans une sorte de pamphlet militant, confus et provocateur, Michel Tarrier fait ainsi l'éloge de la dénatalité :

> Quelques générations vouées à seulement un ou deux enfants par femme, vénérer les couples qui n'enfantent pas et discréditer ceux qui enfantent trop, soit exactement l'inverse de ce que l'ordre moral nous dicte depuis des lustres, serait le programme d'une politique courageuse et écoconsciente[4].

Cette problématique est désormais présente en littérature de jeunesse à travers, par exemple, *Max*, un roman de Sarah Cohen-Scali, ou *La Déclaration* de Gemma Malley. *Max* raconte l'histoire de l'Allemagne nazie de 1936 jusqu'à la fin de la guerre en se focalisant sur les projets eugénistes d'Heinrich Himmler pour mettre en place une société nouvelle par le contrôle des naissances, la sélection des populations, l'élimination des personnes non conformes, l'endoctrinement. Le narrateur homodiégétique est un garçon prénommé Max par sa mère, Konrad par les responsables de Steinhöring, la maternité figure de proue du programme *Lebensborn* où il est né.

Le second roman, nous projette vers un futur plus si lointain, en 2065 où, suite aux progrès scientifiques qui ont permis de rallonger « indéfiniment » l'espérance de vie, un nouvel ordre social s'est imposé pour freiner la surpopulation en limitant les naissances au simple remplacement générationnel. L'action se situe quelques décennies plus tard, en 2140 pour montrer l'évolution de cette société gérontocrate. Ce roman mêle deux instances narratives : le narrateur omniscient cédant parfois la place au personnage principal, Anna, une jeune adolescente enfermée dans un centre de rétention et conditionnement car sa naissance est jugée illégale.

Nous allons à présent nous arrêter un peu plus longuement sur les univers cauchemardesques décrits par ces deux ouvrages pour commenter d'abord le choix narratif du récit à la première personne, pour voir ensuite de quelle manière les auteurs abordent la question du contrôle des naissances et enfin pour analyser les figurations de naissances ou de renaissances présentes dans les textes.

[4] Michel TARRIER, *Faire des enfants tue. Éloge de la dénatalité*, Pornic, Éditions du Temps, 2008, p. 23.

Récits à la première personne

En recourant au récit à la première personne, Sarah Cohen-Scali et Gemmay Malley s'inscrivent dans une tendance largement répandue dans la littérature de jeunesse contemporaine pour aborder les questions sociales ou historiques. Toutes deux justifient leur choix du point de vue diégétique.

Sarah Cohen-Scali donne la parole à Max-Konrad pour qu'il puisse remplir la promesse faite à son ami Lukas qui lui avait demandé de témoigner : « Quand la guerre sera finie, si on arrive à s'en sortir, il faudra qu'on témoigne, tous les deux. Moi, pour ce que les nazis ont fait aux Juifs et aux Polonais ; toi, pour ce qu'ils t'ont fait »[5]. Pourtant, tout le récit ne fait pas partie de ce témoignage puisque l'enfant commence à raconter son histoire au présent, au moment où il va naître. Le narrateur homodiégétique continue à raconter sa vie au fur et à mesure où celle-ci se déroule ce qui permet d'expliquer les incohérences discursives en fonction de l'évolution du point de vue de l'enfant : au début il est persuadé que sa mère biologique est une honnête femme selon les critères de l'idéologie nazie ; plus tard, il parle de la *Frau*-pute qui lui a donné le jour (p. 253).

Du point de vue diégétique, le seul témoignage conscient de Max-Konrad survient à la fin du roman – qui coïncide également avec la fin de la guerre et la chute du régime nazi. Lors d'un entretien avec une infirmière de la Croix-Rouge qui s'interroge sur des bébés retrouvés abandonnés à Steinhöring, Max-Konrad déclare : « Je sais qui sont ces bébés. Je sais *comment* ils ont été fabriqués. Je sais *qui* les a fabriqués, *qui* a demandé qu'on les fabrique, *qui* les a triés pour ne garder que les plus réussis » (p. 467).

Pourtant, la narration à la première personne attribue une valeur de témoignage à l'ensemble de l'oeuvre, et c'est bien l'effet recherché par l'auteur qui construit son roman sur un dense entrelacs de références intertextuelles à l'ouvrage documentaire de Marc Hillel, comme Sarah Cohen-Scali elle-même l'admet en note de l'auteur : « Je tiens à saluer tout particulièrement le remarquable livre de Marc Hillel : *Au nom de la race*, (Fayard, 1975), qui m'a fourni la matière indispensable pour l'écriture de mon roman » (p. 472). L'exploitation de cette matière documentaire ne peut se comprendre sans une volonté de l'auteur de faire connaître au lecteur ce pan de l'histoire et donc de témoigner à travers la fiction de faits véritables. Quoi de mieux alors que de donner la parole à un supposé acteur de l'histoire, dont le jeune âge (Max-Konrad n'est qu'un foetus au début du roman) attire l'empathie du lecteur,

[5] Sarah COHEN-SCALI, *Max*, Paris, Gallimard, « Scripto », 2012, p. 274. Afin de limiter le nombre de notes, le renvoi aux pages des citations de ce roman se fera désormais dans le texte.

d'autant qu'il s'adresse régulièrement à lui sur le ton de la confidence : « Personne encore ne sait ce que signifie réellement *Lebensborn*, le nom de code de notre programme. Je vous le dis, mais ne le répétez pas. Ça veut dire "fontaines de vie" » (p. 12).

Pour sa part, Gemma Malley fait alterner dans la première partie de son roman, la voix d'un narrateur omniscient et celle de son héroïne, Anna. Le lecteur reconnaît les épisodes narrés par Anna car ils sont en italique, parfois précédés d'une date. Il comprend vite qu'ils correspondent à des extraits du journal intime que la jeune fille écrit dans le plus grand secret car tous les objets personnels sont interdits dans le Foyer où elle est enfermée : « [...] rien ne pouvait décemment leur appartenir dans un monde auquel ils imposaient déjà leur présence, comme disait Mrs Pincent [la directrice du Foyer] »[6]. La liberté de pensée et d'expression y est par ailleurs formellement interdite. Le journal intime est donc un artifice grâce auquel le lecteur peut découvrir comment Anna perçoit sa situation et surtout comment cette perception évolue au contact de Peter, un jeune garçon venu la convaincre de fuir pour retrouver ses parents et la liberté. Les doutes, les peurs, les confusions exprimés par Anna dans ce journal en font un personnage attachant pour le lecteur.

Contrôle des naissances : enjeux et moyens

Mais le recours au récit à la première personne permet surtout d'apporter un éclairage subjectif sur le thème commun de ces deux romans : le contrôle des naissances.

Max

Rappelons brièvement que l'histoire de Max se déroule à une époque où le régime nazi voit la nécessité d'encourager et d'encadrer les politiques natalistes pour soutenir ses ambitions militaires et pour mettre en pratique ses thèses eugénistes.

Dans *Max*, le contrôle des naissances s'exerce par les protocoles de sélection des progéniteurs avant même la procréation, et par la sélection des enfants au moment de leur naissance puis tout au long de leur vie. Ce protocole est décrit dans le détail, parfois scabreux, toujours choquant dans la bouche d'un très jeune enfant, voire même, d'un foetus : « Ensuite maman est passée devant des doctoresses qui l'ont mise toute nue. Les doctoresses ont tout regardé à la loupe. Tout. Même à l'intérieur. Surtout à l'intérieur. Là où entrerait le sexe de son futur partenaire » (p. 11).

[6] Gemma MALLEY, *La Déclaration : l'histoire d'Anna*, Paris, Naïve, 2007, p. 27. Afin de limiter le nombre de notes, le renvoi aux pages des citations de ce roman se fera désormais dans le texte.

Ce système de contrôle des naissances fonctionne grâce à un conditionnement de la population par le bais de la propagande, du système éducatif et, s'il le faut, de la coercition. L'un des fondements de ce conditionnement est de plier l'individu aux intérêts du groupe, de la patrie comme en témoigne ce discours que Max a intériorisé :

> Il faut profiter des hommes, tant qu'ils sont vivants. Beaucoup vont mourir au champ d'honneur. Les naissances diminueront. Or l'Allemagne ne doit pas être un peuple de vieillards. Il faut y veiller ! À l'avance ! D'où notre programmation.
> Désormais, l'accouplement est un DEVOIR. Pour servir la patrie. (p. 16)

Symboliquement, cela se manifeste par le fait que les parents ne choisissent plus le nom de leur enfant, ni le moment ou les circonstances de son baptême. Max commence ainsi son récit : « Je ne sais pas encore comment je vais m'appeler » (p. 7). Finalement, il explique qu'« On a composé mon patronyme à partir des syllabes qui forment les noms du docteur Ebner et de Herr Sollmann, et on a ajouté la particule « von » pour faire noble » (p. 72). Quant au prénom, ce sera Konrad contrairement au choix de la mère qui préférait Max[7]. Ainsi toute filiation devient impossible.

L'enfant ignore qui est son père et il est séparé de sa mère peu après sa naissance pour être élevé dans l'idéologie nationale-socialiste. Les parents biologiques sont ainsi réduits à leur fonction reproductrice, semence pour l'un, réceptacle pour l'autre : « Une semence aryenne. Un réceptacle diversifié mais trié sur le volet et, au final, un produit unique » précise le texte (p. 59). Max intériorise l'idée que « [Sa] mère, c'est l'Allemagne, et [son] père, le Fürher ! » (p. 163). Quand à Ebner, il est son « deuxième père » (p. 182), celui qui incarne l'autorité quotidienne et subvient aux besoins matériels : « Il va réglementer notre vie depuis les langes que nous portons actuellement, jusqu'à l'uniforme SS dont nous aurons un jour l'honneur d'être vêtus » (p. 37).

L'effacement de l'individualité est aussi figurée par le sentiment d'appartenance de Max à un groupe, celui de « ses camarades » à venir, à travers l'image d'une chaîne : « J'ai compris que nous formons une chaîne où chaque maillon, même le plus petit, a son importance. Les plus faibles meurent pour que les plus forts deviennent invulnérables » (p. 85). Les principes d'organisation du foyer de Steinhöring contribuent eux aussi à refouler l'individu au profit du groupe comme en témoigne la disposition militaire des nouveaux nés : « En rang d'oignons [nos berceaux] forment une ligne droite, parfaite, comme un bataillon prêt à donner l'assaut » (p. 37).

[7] Le nom officiel de Max est ainsi Konrad von Kebnersol. Dorénavant nous utiliserons Max pour simplifier.

Paradoxalement, Max a finalement conscience d'être unique dans un sens quasi épique, c'est le premier enfant d'une nouvelle ère, « le premier-né de la race suprême » (p. 8) : « Je suis l'enfant du futur. L'enfant conçu sans amour. Sans Dieu. Sans Loi. Sans rien d'autre que la force et la rage » (p. 17). Mais son discours montre qu'il se sent sans l'admettre, réifié, déshumanisé : par les conditions de sa naissance, il n'est qu'un produit manufacturé. Les standards biométriques imposés dans une perspective eugéniste n'arrangent rien. Le lecteur perçoit ce sentiment tout au long du roman et notamment lorsque Max parle à son ami Lukas de ses origines : « Je lui décris la programmation et la fabrication à la chaîne de la future jeunesse allemande dont je suis l'échantillon type, le prototype. Parfait. Irréprochable » (p. 273).

Les circonstances de sa conception le taraudent. Tantôt, il imagine une sorte de viol sacrificiel pour le bien de la patrie, tantôt une scène de débauche comme dans cet extrait : « J'observe tout ça avec beaucoup d'attention. C'est intéressant de savoir comment on fait des bébés [...] Est-ce que j'ai été fabriqué comme ça, moi ? Avec une pute allemande blonde qui a retiré tous ses vêtements pour laisser entrer en elle le zizi aryen ?... » (p. 172). Dans les deux cas il s'agit effectivement d'une conception sans amour comme Max lui-même l'affirmait au début du roman (p. 17). Dans ce sens, on observe surtout que le langage enfantin pour décrire une scène entre adultes provoque un malaise, car il semble entériner que l'enfant ne peut se représenter les relations sexuelles autrement que comme un acte organique.

La Déclaration

Dans *La Déclaration*, pour avoir accès au traitement qui les rend immortels, les individus doivent signer une déclaration par laquelle ils renoncent à avoir une progéniture. S'ils souhaitent avoir une descendance sur la base du simple remplacement démographique – « Une vie pour une autre » (p. 37) – ils doivent s'affranchir de la déclaration avant leur 16e anniversaire. Ils n'ont alors plus accès au traitement de longévité. Mais cette clause doit être signée tôt dans la vie et elle n'est pas connue de tous ; or, nous dit-on, cela est voulu : « Les Autorités ne veulent pas que les gens s'affranchissent, ne veulent pas voir naître de nouveaux enfants car cela risquerait d'ébranler l'équilibre du pouvoir » (p. 336). Le contrôle des naissances se fait donc au sein d'un cadre législatif. Les réfractaires se voient confisquer leurs enfants qui sont enfermés et conditionnés dans des foyers concentrationnaires, le traumatisme des petits suite à cette séparation étant exprimé sous forme de litote dans le texte : « peu gardaient un souvenir agréable d'avoir été arrachés aux bras des parents » (p. 22).

La société imaginée par Gemma Malley est ainsi organisée en Légaux quasi immortels, Affranchis et Surplus[8] auxquels s'ajoutent les résistants, membres d'un Réseau souterrain. Le roman débute par une observation lapidaire d'Anna placée en exergue : « Mon nom est Anna et je ne devrais pas être là. Je ne devrais pas exister. Pourtant j'existe » (p. 10). Et en effet Anna est une Surplus, c'est à dire que sa naissance était illicite, ses parents ne s'étant pas affranchis à temps. Cette formule a le mérite de poser les thèmes clé du roman : identité et contrôle des naissances. Ce contrôle est justifié par la menace que la surpopulation fait peser sur la planète et ses ressources limitées. En réalité, le discours officiel montre que l'argument écologique sert de prétexte pour préserver le bien-être d'une partie de la population : « Il y avait bien sûr des criminels égoïstes qui ne s'Affranchissaient pas et mettaient quand même des enfants au monde pour qu'ils pillent les ressources naturelles et gâchent la vie des Légaux... » (p. 37). Ce qui nous renvoie aux thèses conspirationnistes de Philippe Annaba qui résonnent curieusement avec le texte de Malley :

> Il s'agit en fait, d'une stratégie de gouvernance mondiale décidée par une oligarchie occulte, qui depuis déjà longtemps cherche à mettre en place un Nouvel ordre mondial. Ces oligarques sont convaincus que les progrès scientifiques et techniques dans le domaine médical, d'ici la fin du XXI^{e} siècle, permettront à l'homme de quasiment doubler son espérance de vie. Evidemment ce don de la science, auquel l'homme rêve depuis ses débuts, aura un coût très élevé, et les dirigeants de la planète savent pertinemment que tout le monde ne pourra pas en bénéficier. [...] Par conséquent deux classes sociales vont inévitablement se retrouver en présence : les très riches qui pourront vivre environ cent cinquante ans et les autres[9].

La question de l'identité est importante car elle montre une volonté de nier l'existence des Surplus en leur retirant leur patronyme et donc toute forme de filiation, et en fondant les individualités dans un groupe anonyme. Anna écrit ainsi dans son journal :

> Sur le registre de Mrs Pincent, celui dont elle ne se sépare jamais, je suis marquée comme « Surplus : Anna ».
> C'est plus un descriptif qu'un nom, au fond. Parce qu'on est tous des Surplus à Grange Hall. Surplus. Excédentaires. En trop. (p. 10)

Grâce à ce journal et à l'emploi du discours indirect libre, le lecteur observe comment le personnage a intériorisé le discours culpabilisant et dénigrant martelé par le personnel du Foyer pour montrer aux Surplus quelle est leur place dans la société :

[8] Initiales en majuscules dans le texte.
[9] Philippe ANNABA, « Les Décroissants ne peuvent qu'être malthusiens », in Michel SOURROUILLE (coord.), *Moins nombreux, plus heureux*. *L'urgence écologique de repenser la démographie*, Paris, Sang de la Terre, 2014, p. 27-28.

> Mais on ne peut pas construire des Foyers de Surplus aux quatre coins de la planète pour le moindre Surplus ayant eu le malheur de naître. C'est un peu comme un vase rempli à ras bord, dit toujours Mrs Pincent : chaque Surplus peut être la goutte de trop qui fait tout déborder. L'éradication est donc la meilleure solution pour tout le monde ; qui voudrait être la goutte d'eau faisant déborder le vase de Mère Nature ? (p. 10)

Seules les incises pour rapporter les mots prononcés par Mrs Pincent et l'usage de majuscules et de traits d'union pour signaler les expressions rituelles employées au Foyer, créent une mise à distance suffisante des propos institutionnels pour donner au lecteur l'espoir de voir Anna échapper au conditionnement de Grange Hall : « J'ai appris le sens des responsabilités, comme dit Mrs Pincent. [...] J'ai vraiment de la chance d'avoir été si bien formée. Je sais Où-Est-Ma-Place, et les gens des bonnes maisons apprécient ce genre de qualité » (p. 13).

La naissance des Surplus est une faute, un crime, et même un péché. Le narrateur nous le rappelle en rapportant au discours indirect libre le serment de Mrs Pincent : « Ces enfants ne méritaient guère le droit de fouler le sol de cette planète ; mais puisqu'ils étaient là, autant les faire travailler. Ils allaient devoir racheter le simple fait d'être nés et porter en permanence le poids de leur culpabilité » (p. 66). Pour Anna, son passage au Foyer a ainsi une valeur de rédemption : « J'ai vraiment beaucoup de chance d'être ici. Ça me permet de racheter les Péchés de mes parents, à condition de travailler très dur et de devenir employable » (p. 10). Toutes les formes de responsabilité sont donc ici invoquées : morale, juridique, biblique.

L'idée d'inutilité contenue dans le mot Surplus est mentionnée à plusieurs reprises, toujours en relation avec l'obligation de compensation ou de rachat de la faute : « C'est là [au Foyer] qu'on apprend aux gens comme moi à se rendre Utiles – où "comment tirer le meilleur parti du pire", pour reprendre la phrase de Mrs Pincent » (p. 8). Ailleurs leur existence est qualifiée de « fardeau » (p. 77, 92).

Le trop plein de culpabilité finit par conduire ces enfants à haïr leurs parents : « Voilà pourquoi je hais mes parents. C'est leur faute si je suis là. Ils n'ont pensé qu'à eux, pas aux autres » (p. 11). Enfin, la condamnation institutionnelle de l'existence des Surplus suscite d'autant plus d'indignation qu'il existe un passe droit inique :

> [Mrs Pincent, jeune] découvrit l'existence d'une petite élite qui, en vertu de son rang supérieur, avait accès à certains privilèges. Et celui de ces privilèges qui intéressait le plus Margaret permettait de signer la Déclaration, de prendre le traitement de Longévité *et* d'avoir un enfant, en toute légalité. (p. 307)

Figurations de naissances et de renaissances

Naissances

Dans *Max*, Sarah Cohen-Scali place le lecteur aux premières loges pour l'arrivée au monde du héros. Elle lui permet en effet d'entendre le récit de l'accouchement fait en direct par le foetus depuis la poche amniotique jusqu'à l'extérieur. La scène est mise à profit pour dresser le portrait guerrier de l'enfant, né pour devenir un serviteur de sa patrie sur le champ de bataille. On découvre ainsi son goût pour la stratégie dans le choix du jour de sa naissance : « Nous sommes le 19 avril 1936. Bientôt minuit./ J'aurais dû naître hier déjà, mais je n'ai pas voulu. [...] Mon voeu, le premier de ma vie à venir, est de voir le jour le 20 avril. Parce que c'est la date anniversaire de notre Führer » (p. 7-8). Cette scène permet également au foetus d'expliquer dans ses grandes lignes le projet *Lebensborn* à partir de son propre exemple, pendant qu'il temporise.

Enfin vient le moment de l'accouchement qui, de manière très détaillée, est vécu par le foetus comme sa première bataille dans une longue métaphore filée sur cinq pages. La sortie de l'utérus maternel est comme « [...] une longue tranchée, jonchée de pièges et d'obstacles de toutes sortes, dans laquelle je pouvais, à tout moment, être retenu prisonnier » (p. 18). Max doit se battre pour sortir : « J'ai rampé en terrain hostile à la force des bras, n'hésitant pas à donner des ruades, des coups de pieds, de poing, de tête, comme un petit étalon, comme le petit guerrier que je suis... » (p. 19).

Près du col, l'enfant perçoit les bruits extérieurs qui renvoient eux aussi à un terrain de guerre : « Ça criait ! Ça grondait ! Ça tonnait ! Un vrai bombardement ! » (p. 19). À chaque contraction, Max progresse : « J'avais l'impression d'être un boulet de canon catapulté vers le camp ennemi » (p. 19). Enfin la délivrance est vécue comme une victoire personnelle de l'enfant-guerrier : « GAGNE !/ Je me suis enfin expulsé à l'extérieur. » (p. 22).

La coupure du cordon ombilical est un des moments forts de toute naissance. C'est le geste par lequel l'enfant devient un organisme indépendant de sa mère. Ici c'est une métaphore alpiniste qui est employée : « Le docteur Ebner a coupé d'un coup de ciseau très sec ma corde de rappel – elle ne m'était plus d'aucune utilité. Chlac ! Et il m'a emmené dans une pièce adjacente. Loin de maman » (p. 24). L'onomatopée et la phrase nominale finale figurent la brutalité de la séparation de l'enfant et sa mère, orchestrée par le régime nazi.

Cependant, la corde de rappel continue de fonctionner chaque fois que l'enfant revient près de sa mère ou qu'il ressent des émotions proches de celles qu'il a pu ressentir dans son ventre (chaleur, protection, confort, inquiétude maternelle) : « Il y a un peu de magie là-dedans » déclare le nouveau-né Max (p. 40). Bonne nourrice, la mère a finalement été

autorisée à rester un peu de temps auprès de son fils. Trop de temps sans doute puisque « Alors la corde s'était un peu trop consolidée » (p. 78), cette corde représentant ici l'attachement mère-enfant.

Après le départ forcé et définitif de sa mère, on attribue à Max une nourrice, mais le lien est rompu : « Cette inconnue n'avait pas d'odeur ! Elle ne dégageait aucune tension ! Rien. Forcément, il n'y avait pas de corde magique entre elle et moi. La corde magique ne pouvait fonctionner qu'avec maman » (p. 77). Le cordon ombilical permet aussi d'exprimer le départ de la mère dans ces deux autres extraits :

> – J'ai éprouvé une sensation étrange, j'avais l'impression que la corde était toujours là, entre mes doigts, mais j'avais beau la secouer, l'agiter, personne à l'autre bout ne me répondait plus. (p. 78)
> – Et aussi... fini la corde magique ! Elle n'existe plus. J'ai bel et bien coupé le cordon. Le souvenir de maman s'estompe au fil du temps. (p. 86)

Ils permettent d'observer la capacité de résilience de l'enfant qui, pris au dépourvu au début, finit par acter le départ de sa mère en coupant lui-même, symboliquement, le cordon.

Cependant, contre toute attente, cette corde ressurgit lorsqu'il se retrouve auprès d'une détenue du camp de concentration voisin, employée au Foyer. Celle-ci séquestre l'enfant pour remplacer celui que les SS lui ont tué à la naissance. Son amour rétablit le lien : « Je me souviens tout à coup de "la corde magique". Celle qui fonctionnait avec la *Frau* qui me nourrissait il y a longtemps, très longtemps. Cette *Frau*, c'était...ma mère... Oui, c'était *Mutti*. "Maman". Le mot que j'avais rayé de mon vocabulaire » (p. 114). Mais le lien se brise de nouveau car la femme meurt de chagrin et d'inanition.

Renaissance

Suite à sa séquestration, Max vit en rêve un deuxième accouchement. Il fait un transfert émotionnel et s'imagine à la place du foetus de la détenue :

> À d'autres moments, je me voyais dans le ventre de ma mère, tranquille, bien au chaud dans la poche d'eau, quand soudain celle-ci était prise de secousses. De terribles secousses qui allaient croissant jusqu'à ce que la poche se rompe. [... à l'extérieur] J'entendais des hurlements, des insultes : on me traitait de bâtard ! De Juif ! Ça me faisait horriblement peur, je tentais de reculer mais c'était impossible. Je commençais même à voir la lumière, une lumière blanche, éclatante et froide quand... pan ! Un coup de feu. Et mon crâne explosait. (p. 118-119)

L'auteur évoque ainsi l'autre versant du programme *Lebesborn*, celui visant à détruire les vies jugées indésirables. Après cet épisode, Max subit une régression (p. 121). Par la suite, chaque remise en cause de sa situation ou de son conditionnement évoque en lui le souvenir

de sa naissance et notamment le moment où il a manqué d'air à cause de la compression de son cordon ombilical. Par exemple, en grandissant, il rêve d'échapper à l'univers oppressant du foyer : « Le cocon du *Heim* devient trop étriqué. Je manque d'air. J'étouffe. Je voudrais bouger. *Sortir, voir le monde !* » (p. 127). Puis après une violente bagarre avec Lukas, qui va sceller leur amitié et marquer une nouvelle étape de son déconditionnement, il revit des émotions de sa naissance : « J'ai mal partout. Mon corps est en charpie. J'ai envie de pleurer. De hurler pour respirer, pour prendre l'air qui me manque. Comme un bébé. Comme quand Ebner m'a tiré du ventre de la *Frau*-pute qui m'a donné le jour » (p. 253). Enfin, définitivement libéré de l'influence de l'idéologie nazie, il s'étonne d'éprouver pour la première fois des sentiments : « Pour la première fois, je pleure. Est-ce que ça signifie que je suis devenu un enfant comme les autres ? » (p. 469).

Dans le roman de Gemma Malley, il est aussi à plusieurs reprises question de renaissance. Par exemple, la fuite d'Anna pour échapper au Foyer de Grange Hall, grâce à un vieux tunnel oublié, rappelle la description de l'accouchement de Max et symbolise ainsi une nouvelle naissance : « [...] Anna serra les dents et continua à progresser le long de l'étroit boyau, mi-rampant, mi-se tortillant tel un lombric géant » (p. 209).

De manière tout aussi symbolique, Anna a une marque de naissance sur le ventre en forme de papillon. Le choix de cet insecte n'est pas innocent. Il renvoie au mythe de Psyché épouse d'Eros, fils d'Aphrodite et dieu de l'amour. Humaine devenue immortelle para la volonté de son époux, elle représente l'âme. Or la mission de la directrice du Foyer est précisément « de briser toute tentative d'élan de l'âme chez les Surplus confiés à sa charge » (p. 66). Ce qui explique son acharnement à convaincre Anna que sa tache ne représente qu'un type de papillon nuisible :

> Quand Mrs Pincent l'avait vue pour la première fois, elle l'avait comparée à une mite morte et avait affirmé que c'était là un signe de Mère Nature pour montrer qu'Anna n'était qu'un insecte nuisible. Les mites dévoraient ce qui appartenait aux autres et exploitaient leurs hôtes. (p. 60)

Lors d'un rêve, cette tache de naissance prend vie pour figurer la captivité d'Anna « [...] petit papillon enfermé dans une prison grise et froide » (p. 61). Mais finalement ce sera l'interprétation des parents d'Anna qui s'imposera. Pour eux, cette tache est « une marque héritée de la Nature pour prouver au monde qu'elle devait être libre » (p. 336). La libération de l'âme d'Anna représentant une sorte de renaissance spirituelle.

Enfant Surplus, coupée de ses racines, dissoute dans le moule concentrationnaire, Anna renaît lorsqu'elle récupère son identité complète et redevient un individu à travers le regard de

son père qui « la regardait comme on regarde quelqu'un d'unique et d'important » (p. 295), lorsqu'elle se sent à nouveau fière de ses parents (p. 337).

Du point de vue légal, enfin, la naissance d'Anna redevient licite à la mort de ses parents qui se sacrifient en évoquant une renaissance : « Voilà longtemps que nous attendions cet instant. Que nous l'espérions. Afin de vous donner la vie à nouveau. Une vraie vie. Un vrai avenir », dit le père d'Anna, avant de se suicider avec sa femme (p. 354).

Conclusion

L'application d'une grille de lecture axée sur le thème de la naissance nous a permis de redécouvrir ces oeuvres, d'observer leur anatomie en repérant notamment le rôle du cordon ombilical comme élément structurant de *Max* ou le rôle symbolique de la marque de naissance d'Anna.

Les deux romans font de la natalité une question idéologique. Dans les deux cas, il y a les bonnes et les mauvaises naissances, cette « scalarisation », pour reprendre le terme employé par Philippe Hamon[10], justifiant les politiques de contrôle des naissances. Sarah Cohen-Scali invite ses jeunes lecteurs à réfléchir aux dérives eugéniques du passé et les met ainsi en garde face à d'autres dérives semblables dans le futur. Futur auquel Gemma Malley confronte à son tour ses lecteurs en mettant en scène les conséquences de l'accomplissement d'une vieille chimère : l'utilisation de la science pour atteindre l'immortalité. Le rallongement indéfini de l'espérance de vie aggrave en effet le risque de surpopulation et, tel que l'annonçait Aldous Huxley : « La surpopulation mène à l'insécurité économique et à l'agitation sociale. Insécurité et agitation mènent à un contrôle accru exercé par les gouvernements centraux et à une extension de leurs pouvoirs »[11]. Plus près de nous, Didier Barthes parle lui aussi « [...] des règles liberticides qui finiront inévitablement par s'imposer dans un monde surpeuplé et contraint de facto à stopper son expansion »[12].

Comme dans *La Déclaration*, une natalité jugée insoutenable peut donc aboutir à l'implantation de régimes totalitaires, et comme dans *Max*, un régime totalitaire peut vouloir agir sur les conditions de procréation pour faciliter la naissance d'un ordre nouveau. Idée qu'Aldous Huxley développait déjà en 1958 en signalant que « Pour des raisons pratiques et

[10] Philippe HAMON, *Texte et idéologie*, Paris, Quadrige/PUF, 1997, p. 103.
[11] Aldous Huxley, *op. cit*., p. 21.
[12] Didier BARTHES, « Un droit contre tous les autres », dans Michel SOURROUILLE (coord.), *Moins nombreux, plus heureux. L'urgence écologique de repenser la démographie*, Paris, Sang de la Terre, 2014, p. 36.

théoriques, les dictateurs, les organisateurs et certains savants sont fort désireux de réduire l'exaspérante diversité de la nature humaine à un genre d'uniformité plus maniable »[13].

En découvrant aux lecteurs la portée idéologique de la question des naissances, Sarah Cohen-Scali et Gemma Malley leur offrent des éléments de réflexion sur un sujet complexe, toujours d'actualité, et qui nous concerne tous, d'un point de vue existentiel et identitaire, comme nous le montrent l'histoire de Max et celle d'Anna.

BIBLIOGRAPHIE

COHEN-SCALI Sarah, *Max*, Paris, Gallimard « Scripto », 2012.

MALLEY Gemma, *La Déclaration : l'histoire d'Anna*, Paris, Naïve, 2007.

ANNABA Philippe, « Les Décroissants ne peuvent qu'être malthusiens » in SOURROUILLE Michel (coord.), *Moins nombreux, plus heureux. L'urgence écologique de repenser la démographie*, Paris, Sang de la Terre, 2014, p. 21-29.

BARTHES Didier, « Un droit contre tous les autres » in SOURROUILLE, Michel (coord.), *Moins nombreux, plus heureux. L'urgence écologique de repenser la démographie*, Paris, Sang de la Terre, 2014, p. 31-48.

HAMON Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, Quadrige/PUF, 1997.

HILLEL Marc, *Au nom de la race*, Paris, Marabout « Marabout université », 1985.

HUXLEY Aldous, *Retour au meilleur des mondes*, Paris, Pocket, 2006 (réd., 1958).

KLATZMANN Joseph, *Surpopulation, mythe ou menace ?*, Paris, Economica, 1996.

SOURROUILLE Michel (coord.), *Moins nombreux, plus heureux. L'urgence écologique de repenser la démographie*, Paris : Sang de la Terre 2014.

TARRIER Michel, *Faire des enfants tue. Éloge de la dénatalité*, Pornic, Éditions du Temps, 2008.

THIOLAY Boris, *Lebensborn : la fabrique des enfants parfaits : ces Français nés dans les maternités SS,* Paris, J'ai lu, 2014.

[13] Aldous Huxley, *op. cit*., p. 127.